

L'écriture de Tlön

L'écriture que Borges pressent, à mesure qu'il la trace, échappe à toutes définitions ; elle est intemporelle et anonyme aussi. Il n'est pas difficile de conjecturer qu'elle lui arrive de Tlön, cette planète que Borges repéra dans une Encyclopédie.

par Silvia Baron Supervielle*

Il y a quelques années, une plaque à la mémoire de Borges allait être placée sur la façade de « l'Hôtel », rue des Beaux-Arts, où il descendait avec María, son épouse, lors de ses passages à Paris. Sans doute aimait-il ce lieu à cause de Oscar Wilde qui y avait séjourné lorsque l'hôtel s'appelait Hôtel d'Alsace, y mourant au début du siècle, juste un an après la naissance de Borges. Sur un côté du fronton figurait une plaque consacrée à l'écrivain irlandais, duquel Borges disait : « Wilde est l'un de ces écrivains fortunés qui peut se passer de l'approbation de la critique et même, parfois, de l'approbation du lecteur ».

On me demanda si sur la pierre de Borges on devait inscrire le mot *poète* ou le mot *écrivain*. Je ne trouvai pas immédiatement la réponse. Pour moi, le mot *poète* était chargé d'un sens traditionnel qui ne s'harmonisait pas avec son œuvre. Aussi bien en français qu'en espagnol, *poète* se rapproche plus de *poétique* que de *poésie*. Borges, à mon sens, dépassait ce mot qui, même définissant l'indicible, ne dévie pas de sa route. Malgré son universalité et sa célébrité, Borges est un écrivain marginal. Son œuvre même, avec la complicité de Borges – l'autre –, le situe dans la marge ou, si l'on préfère, dans cette périphérie qui exerça sur lui un si grand ascendant et qui, paradoxalement, occupe le centre de ses livres.

Je crois qu'il y a deux sortes d'écritures, celle des écrivains et celle des écrivains créateurs. Borges appartient au groupe de ces derniers, ses préférences se portant également sur des auteurs inclassables. D'une frontière, comme dépouillée de mots, ces auteurs recréent la littérature, soit en employant la langue maternelle, soit en employant une autre langue. Dans la préface de *Cahiers de San Martin*, Borges écrit : « J'ai vu en Verlaine l'exemple pur du poète lyrique ; en Emerson, le poète intellectuel. Comment classer Shakespeare ou Dante ? »

Dans ces premiers recueils de poèmes, comme *Lune d'en face*, les textes en prose restent absents mais les vers libres se composent de phrases allongées, anecdotiques, comparables à la prose. Les

anecdotes, dans *Histoire Universelle de l'infamie*, se transforment en fragments, brefs récits, épisodes, dont les lignes s'étendent d'une marge à l'autre des pages. C'est en 1952, lors de la publication de *El Hacedor (L'Auteur)* à Buenos Aires, que Borges combine véritablement poèmes et proses dans le même volume. A partir de là, ce vœu de présenter ainsi son travail se renouvelle et se confirme, notamment dans *L'Autre, le même, Éloge de l'ombre* et *L'Or des tigres*, les ouvrages postérieurs étant tous composés de cette manière et en particulier ses ultimes recueils de poésie : *Le Chiffre* et *Les Conjurés*.

Je passe en revue ses prologues, m'arrêtant sur ces phrases : « Au commencement des temps, si docile à la spéculation vague et aux irrémédiables cosmogonies, les choses poétiques ou prosaïques ne devaient pas exister. Tout devait être un peu magique... Au bout de quatre cents ans, les Anglo-Saxons laissèrent une poésie souvent admirable et une prose à peine explicite. La parole était peut-être, au commencement, un symbole magique que l'usure du temps abîmerait... » Borges utilise le mot *magie* comme s'il résumait la littérature ; il ne prend pas conscience qu'il résume ses œuvres y effaçant toute ligne de démarcation.

En parcourant de plus près ses livres, je m'aperçois que si, d'une part, poésie et prose s'y confondent, de l'autre, elles se maintiennent distinctes, chacune dans son mode. Il commente ainsi la poésie : « On suppose que la prose est plus proche de la réalité que la poésie. Je crois que cela est une erreur... La poésie est la rencontre du lecteur avec le livre... Le langage est une création esthétique... Le fait esthétique est quelque chose d'aussi évident, d'aussi immédiat, d'aussi indéfinissable que l'amour, la saveur du fruit, l'eau. »

Comme à l'accoutumée, c'est lui qui nous donne la clef de l'énigme. Mais l'énigme recouvre toujours une autre énigme. En vérité, le fait que sa prose et sa poésie soient également unies et désunies n'est pas important. Cela indique surtout que, du début à la fin de ses pages, Borges dispose les choses à sa façon

* Ecrivain et traductrice, Silvia Baron Supervielle vient de publier *La ligne et l'ombre* (éd. Seuil). [Lire p. 72 de ce numéro].

et transforme leur apparence afin de leur insuffler une réalité inédite. Les nouvelles de Borges sont des thèmes consignés ; les biographies, des récits ; les préfaces, des testaments ; les traités, des poèmes. En général, une précision policière corrige l'émotion des fictions parmi lesquelles le roman reste nécessairement absent. Borges comble de fiction la réalité et la réalité de fiction. Et chacune de ses histoires est une épopée.

Figure parfaite, sans commencement ni fin, le cercle est le symbole de l'harmonie, de l'absolu, contenus dans le mot Encyclopédie même. L'*Enkuklios paideia* des Grecs – *enkuklios* signifiant « circulaire » (de *kuklos* : cycle, cercle) et *paideia* instruction – est un trajet de la connaissance au bout duquel l'élève a acquis une vaste culture. L'Encyclopédie n'est pas seulement un cercle fermé, qui suppose un centre, mais encore une entreprise commune et anonyme. Son temps, comme une manière de transmission et de traduction, est le présent : le présent du passé et le présent du présent. Son thème est un non-thème. Son auteur ne se met pas en scène, il met en scène les choses et les êtres qu'il consigne. L'œuvre de Borges est un projet similaire. Si l'Encyclopédie est un point d'arrivée, la Bibliothèque est un point de départ. Pour Borges, l'Encyclopédie et la Bibliothèque sont analogues puisqu'elles sont des images de l'infini. Les images de Borges appartiennent également à l'infini et, dans l'infini, toute classification est matière d'infini. Dans la *Bibliothèque de Babel*, Borges recherche la langue absolue et aussi le livre qui résumerait tous les livres, et aussi l'Homme du Livre que l'on peut comparer à Dieu car il a lu ce livre parfait.

Un jour, dans une Encyclopédie laissée à son nom à l'hôtel de Adrogué, où il séjourne durant l'été, Borges découvre l'existence d'une planète qui s'appelle Tlön. Et avec elle son architecture, ses mythologies, la rumeur de ses langues, ses empereurs et ses mers, ses oiseaux, ses poissons, son algèbre et son feu. Il décrit Tlön comme l'œuvre d'une société secrète de savants, dirigée par un homme de génie, où le monde n'est pas un concours d'objets dans l'espace mais une série d'actes indépendants. La littérature de Tlön abonde en choses idéales, convoquées et disparues aussitôt selon les impératifs de la poésie. Une simple coïncidence les détermine. On y trouve des poèmes exprimés par un seul mot. Et ce mot est parfois contenu dans un objet créé par l'auteur.

A Tlön, nous dit-il, les philosophes ne cherchent pas la vérité mais l'étonnement. Certains pensent que la métaphysique est une branche de la littérature fantastique. Une des écoles de Tlön désavoue le temps ; elle affirme que le présent est indéfinissable, que le futur n'a de réalité qu'à travers l'espérance,

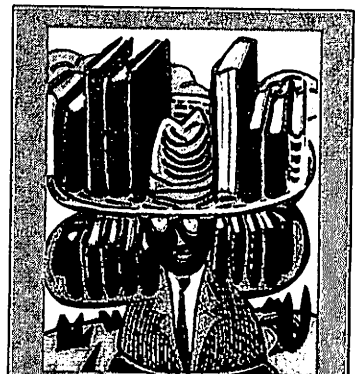
que le passé n'a de réalité qu'à travers le souvenir. Une autre école déclare que le temps est déjà passé et que notre vie est à peine le souvenir d'un processus irrécupérable. Une autre que l'histoire de l'univers est l'écriture, laquelle produit un dieu subalterne qui s'entend avec le démon. Une autre que, tandis que nous dormons ici, nous sommes ailleurs en état de veille, chaque homme étant ainsi deux hommes.

La géométrie de Tlön comprend deux disciplines : la visuelle et la tactile. Elle démontre que l'homme se déplace en modifiant les formes qui l'entourent. Son arithmétique se fonde sur les chiffres indéfinis, l'opération de compter les rendant définis. Dans les coutumes littéraires de Tlön, l'idée d'un thème unique est toute-puissante. Il est rare que les livres soient signés, l'ensemble des œuvres étant l'œuvre d'un seul auteur intemporel et anonyme. Dans les livres de fiction, où le thème est unique de même, tous les échanges imaginables sont possibles, ceux de philosophie contenant le pour et le contre d'une doctrine.

A Tlön, des siècles et des siècles d'idéalisme ont influencé la réalité. Il n'est pas infrequent, dans ses plus anciennes régions, que les objets perdus aient leur copie. On appelle *hrönir* ces copies qui tirent leur origine de la distraction et de l'oubli. D'innombrables langues et alphabets y forgent l'écriture, l'habitude du planétaire ayant fait oublier à l'homme que sa rigueur ne lui vient pas des anges mais des joueurs d'échecs.

Cette planète, à laquelle Borges voudrait appartenir, plane sur Buenos Aires et sur la périphérie de l'univers. Or la périphérie est synonyme d'exil. Borges est en exil aussi bien dans son pays que lorsqu'il parcourt la sphère. Son exil est intérieur, peut-être parce qu'il ne voit pas, ou par son pouvoir exceptionnel de perception, ou par sa mémoire extraordinaire, comme celle de Funes, son jeune héros uruguayen. Ou encore, par son destin, opposé à celui de ses ascendants et de ses héros. Borges est le prisonnier de la réalité de son rêve.

« Je compris que nous étions, comme toujours, à la fin des temps et que mon destin d'ultime prêtre du Dieu me ferait accéder au privilège de pressentir cette écriture » dit le prisonnier de *L'Écriture du Dieu*. L'écriture que Borges pressent, à mesure qu'il la trace,



BIBLIOTHÈQUE.
Borges dédie *L'Auteur à Leopoldo Lugones*, et note dans sa dédicace :
« Je laisse derrière moi les rumeurs de la place. J'entre dans la Bibliothèque. D'une manière presque physique, je sens le poids des livres, l'ambiance calme d'un ordre, le temps par magie disséqué et conservé. »

échappe à toutes les définitions ; elle est intemporelle et anonyme aussi. Il n'est pas difficile de conjecturer qu'elle lui arrive de Tlön. A mesure que Borges conçoit la planète Tlön, il s'initie à ses écoles et les corrige, les perfectionne.

A la réflexion, les écrivains créateurs ne devraient pas avoir de nom ou, si c'est le cas, n'être qualifiés que par cette seule appellation. On ne dira pas le poète Dante, mais Dante. Shakespeare baptisa de son nom la poésie. Borges l'étendit jusqu'à la frontière de l'horizon. S'il est nécessaire de faire référence à la poésie, il est possible, selon les affinités de chacun, de prononcer par exemple les noms de Virgile, Quevedo, De Quincey, Emerson, Carriego, Joyce, Poe, Kafka, Whitman, Kipling, etc., survenus

comme Borges hors des cartes géographiques et du fleuve du temps.

Autant que ces noms, des vocables comme *vision*, *magie*, *cercle*, *tigre*, *mémoire*, *Islande* me reportent à lui séance tenante. Pour revenir au projet de l'inscription sur la pierre, on ne pouvait pas y inscrire ces mots ni son seul nom sans autre éclaircissement. Nous n'étions pas à Tlön. Finalement, d'autres personnes partageant mes doutes, on opta pour inscrire sous son nom *écrivain*, mot qui contient *poésie* mais en premier *écriture*. La plaque fut installée sur le frontispice de l'Hôtel, de l'autre côté de celle de Wilde. Mieux qu'aucun autre ce nom, qui échappait à toutes les approbations, accompagnerait le sien dans le présent de l'éternité. □

Eloge tempéré du tango

Bien que Piazzola ait mis en musique ses vers, Borges a toujours entretenu une relation conflictuelle avec le tango. Dans ses poèmes, il en fait l'éloge. Dans ses entretiens, il préfère revenir aux premiers temps des milongas.

par Eduardo Berti*

Jorge Luis Borges aimait le cinéma, ne s'estimait pas connaisseur en arts plastiques (bien que sa sœur Norah fût peintre), méprisait l'opéra et était loin d'être un mélomane, contrairement – par exemple – à Julio Cortázar. On dit qu'à part Brahms – goût inculqué par Bioy Casares et Silvina Ocampo – ses préférences allaient au blues et à la *milonga*, « sœur aînée du tango ». Son penchant pour deux genres où la guitare occupe une place éminente ne doit pas nous étonner, car dès ses premiers poèmes, après « trottoir », « patio » et « lune », l'un des mots qu'il emploie le plus fréquemment est « guitare » : « ma patrie est un battement de guitare », « les guitares s'éveillent en faisant frémir mon âme », « pampa, je t'entends dans les tenaces guitares sentencieuses ».

Avec le tango, « la réalisation argentine la plus répandue, celle qui de manière insolente a divulgué le nom de l'Argentine » (1), Borges a toujours maintenu une relation conflictuelle. Dans ses poèmes, il en fait l'éloge. Dans ses interviews, il expliquait que là où ses vers disaient « tango », il fallait lire « milonga » ou « guarda vieja » (vieille garde), période intermédiaire entre les milongas de la fin du XIX^e siècle

* Ecrivain argentin, scénariste et réalisateur de documentaires pour la télévision, **Eduardo Berti** vient de publier son premier roman : *Le désordre électrique* (éd. Grasset).

